



ENIGME D'UN REGARD...



CONTRAT  
DE QUARTIER  
DE LA TAMBOURINE



Pour commencer, je souhaiterais remercier :

Monsieur Yves Martina, responsable des bibliothèques de Carouge, pour avoir accepté de mettre à disposition la BiblioQuartier pour la remise des prix et pour ses précieux conseils.

Mesdemoiselles Melissa Beauclercq et Rebecca Lagoa, bibliothécaires, pour leur disponibilité, leurs conseils et leur participation.

L'équipe de la Maison de Quartier, qui m'a mis à disposition les locaux à chaque fois que j'en avais besoin et prêté l'espace pour l'apéritif dinatoire. Ainsi que pour leur présence et leur aide.

Les nombreux et sympathiques bénévoles, habitants du quartier, qui m'ont aidée à mettre en place et qui ont confectionné quelques gâteaux et spécialités pour la remise des prix.

Enfin, un immense remerciement au Conseil administratif et au Conseil municipal de Carouge pour l'enveloppe financière mise à disposition pour le Contrat de quartier.

Sibylle COLUNI  
*Porteuse du projet*

# SUJET DU CONCOURS

## Enigme d'un regard

Dans le quartier de la Tambourine, quartier dans lequel je vis, j'ai croisé des voisins, des habitants et plein de regards. Parfois, l'espace d'un instant, ou, régulièrement... Mais un jour j'ai croisé ce regard qui m'a frappé en plein cœur, fasciné, touché ou terrifié...

## LES LAURÉATS

### Catégorie A (de 10 à 13 ans)

Premier prix :	Makena DJAPO
Deuxième prix :	Pauline LEBET
Troisième prix :	Emma CANDIA

### Catégorie B (de 14 à 20 ans)

Premier prix :	Levinia ALBERSARIO
Deuxième prix :	Marius FALQUET
Troisième prix :	Paola SOULIE

### Catégorie C (21 ans et plus)

Premier prix ex aequo :	Sébastien MULLER Manuel MOURO
Troisième prix :	Muriel BAUMANN

Ce projet a été réalisé grâce au :  
CONTRAT DE QUARTIER DE LA TAMBOURINE  
Un chaleureux remerciement à cette formidable équipe.

## LES MEMBRES DU JURÉ

### **Véronique ROSSIER**

Libraire  
Librairie Nouvelles Pages  
15, rue St-Joseph, 1227 Carouge



### **Melissa BEAUCLERCQ**

Bibliothécaire  
BiblioQuartier des Grands-Hutins, Carouge  
Passionnée de lecture.



### **Bettina STEPCZYNSKI**

Ecrivaine, carougeoise  
« *Sibylle, une enfant de silésie.* »  
Édition d'autre part, 2013



### **Florian EGLIN**

Enseignant et écrivain, carougeois  
« *Cette malédiction qui ne tombe finalement pas si mal,  
roman brutal et improbable* »  
Edition LaBaconnière, 2013



### **Philippe MARCUARD**

Ancien enseignant à Carouge, Val d'Arve  
Passionné de lecture.



*Je remercie les jurés pour leur disponibilité et l'enthousiasme qu'ils ont montrés pour ce projet.*

Un immense MERCI à tous les partenaires qui ont généreusement participé en offrant les lots pour les lauréats.

**Art & Cristal, Betjeman&Barton, La Librerit, La Libellule papiers &co,  
La Maison, L'Astuce, L'échappée Belle, Fine & more, Nouvelle Page, Ô calme,  
O Little Top, Pop and Chic, Pascoët chocolaterie, Ploum, Prunelle boutique,  
Le Rond Rouge, Boulangerie Wolfisberg.**

**Mr Michel Pont**

Entraîneur assistant de l'équipe Suisse de football

Ainsi que:

**Le cinéma BIO et le Théâtre de Carouge**

Pour les dédicaces, je remercie vivement :

**ZEP, Mr Michel Butor, Mr Joël Dickert,  
Mr Florian Eglin, Mme Bettina Stepczynski**

Et enfin :



**BETJEMAN & BARTON**

*Carouge*

Qui a offert le thé  
pour l'apéritif dînatoire.

**L'épicerie de la Tambourine-Diallo**

Qui a offert l'apéritif de l'accueil.

**supernova**  
design&communication

**Yves Zagagnoni**

Qui a réalisé le graphisme

*Catégorie A \_ 10-13 ans*

---

## 1<sup>er</sup> Prix – Mlle DJAPO Makena

*Catégorie A \_ 10-13 ans*

---

### Le regard qui a changé ma vie

Dans le quartier de la Tambourine, quartier dans lequel je vis, j'ai croisé des voisins, des habitants et beaucoup de regards. Parfois l'espace d'un instant, ou au contraire régulièrement.

Mais un jour j'ai croisé un regard qui m'a bouleversé, un regard que j'avais mystérieusement l'impression de connaître depuis toute ma vie, un regard si scintillant, si attachant.

C'était une dame d'environ une trentaine d'années ou plus, elle était grande, avait les cheveux bruns et courts et une démarche un peu sautillante comme la mienne. Elle était passée très vite mais ce regard avait été si intense...

Je voulus la rattraper, la voir plus longtemps, lui parler mais, trop tard, elle était déjà loin. Je devais rentrer à la maison je le savais, mon père allait s'inquiéter mais j'avais envie de rester là à attendre... Attendre quoi? Je ne le savais pas moi-même, peut-être attendre qu'elle repasse?

Je finis par rentrer chez moi d'un pas las, en ressassant ce regard qui m'avait tant fasciné. Mon père ne se fâcha pas mais m'expliqua juste qu'il avait été très inquiet. Au souper, je repensais à l'évaluation d'aujourd'hui où on avait dû écrire le nom de nos deux parents et où j'avais laissé un espace vide à la place du prénom de ma mère.

Car je ne savais pas comment s'appelait ma mère, je ne l'avais jamais su d'ailleurs. Je ne savais même pas à quoi elle ressemblait, je ne savais rien d'elle. Mes parents s'étaient séparés il y a 11 ans, quand j'avais un mois et ma mère était partie de la maison. Depuis ce jour mon père n'a plus voulu que je la voie. A chaque fois que je lui posais des questions sur elle, il ne voulait pas y répondre. C'est quand même normal à mon âge de vouloir connaître sa mère, savoir si elle me ressemble, d'où elle vient, son caractère... Mon père se comportait vraiment comme un enfant de me priver de ma mère juste à cause d'une querelle entre eux! Je lui posai pour la millième fois la même question : « Mais comment est maman ? Pourrai-je la rencontrer un jour ? » Il ne me répondit pas et regarda dans le vide, fit presque semblant de ne pas entendre puis finit par lâcher : « Tu ne la verras jamais, je te l'interdis Nina. » Agacée par cette réponse, je quittai la table sans finir mon

bol de soupe et me couchais dans mon lit. Je m'endormis en rêvant de cette dame dont j'avais croisé le regard, cette dame qui m'avait tant bouleversée.

Pendant plusieurs jours, après l'école, depuis ma fenêtre, je regardais cette dame passer. Un jour, dès que je la vis arriver, comme chaque soir, l'idée me vint de la suivre. Je descendis à toute allure dans mon allée et me cachais derrière le buisson le plus proche d'elle. Elle avançait vite, j'avais de la peine à la suivre. Quelques fois, elle se retournait croyant avoir entendu un bruit. Arrivée au Rondeau, elle prit un bus. Je n'avais pas d'argent sur moi, mais je montais quand même derrière elle en priant pour qu'il n'y ait pas de contrôle aujourd'hui. Elle prit trois bus différents. A chaque fois, je réussis de justesse à me glisser derrière elle. Elle arriva enfin dans un quartier que je ne connaissais pas. Elle marcha un bon quart d'heure puis finit par s'arrêter devant un petit immeuble à trois étages. Elle entra et pénétra dans un appartement du rez-de-chaussée.

Debout devant la porte, je perdis mes moyens, ne sachant plus quoi faire. Je repensais à son regard qui m'avait tant ébranlé et à la réaction de mon père lorsqu'il apprendra que j'ai suivi une inconnue sans sa permission....Après tout, je n'allais pas renoncer si près du but ! Prenant mon courage à deux mains, et ne sachant pas trop ce que j'allais dire à cette femme, je finis par sonner à la porte de son appartement. Lorsque la porte s'ouvrit, clouée au sol de stupeur, je découvris une enfant de mon âge, totalement identique à moi, mon double.

## **Le regard revolver de cupidon**

Elle est assise sur le muret. La tête baissée, la capuche rabattue sur ses longs cheveux chocolat. Elle balance ses jambes dans le vide et elle pianote avec ses doigts. Je crois qu'elle ne m'a pas vu. Je suis un peu intimidé. Je ne sais pas trop quoi faire. Avant aujourd'hui, je ne l'avais jamais vue ici. On est dans la même classe mais je n'ai jamais osé l'approcher. Elle porte toujours une veste à capuche qui cache la moitié de son visage et puis elle ne parle quasiment pas. Elle est carrément exclue de la classe.

Soudain, sentant sûrement une présence, elle lève la tête. Et là, je manque de m'évanouir, je pousse un cri de stupeur !!! Devant moi, deux grands yeux. Et pas ordinaires. Deux billes violettes! C'est un regard froid et brillant qui procure un millier de sensations différentes. J'en suis tout retourné. Je sens que je vais dire des bêtises alors je me détourne d'elle et les joues roses et en sueur, je rentre chez moi.

A la fenêtre, je vois Mamīda qui me fait de grands signes. Mamīda, c'est ma grand-mère. Je n'arrive pas à sourire. Je vois bien qu'elle s'inquiète. Lorsque je pénètre dans l'entrée, elle me presse de questions. Des: «ça ne va pas?», «Tu es triste?», «On t'a embêté au collège?». J'en ai plus que marre!!!

J'ai besoin d'être seul, de digérer ce que j'ai vu. Ai-je rêvé? Peut-être... je ne suis pas sûr de pouvoir vivre normalement après ça. Je me replie dans ma chambre. Après un moment de cogitation, j'ai compris. Je suis amoureux. Mamīda entre et s'assois sur mon lit. Elle me demande comment je vais. Je ne sais pas trop quoi lui dire. Elle sourit en coin. En deux minutes, je lui ai tout raconté. Elle est un peu sceptique. Elle me prend sûrement pour un fou. Quand je lui ai décrit ce regard presque violent mais grandiose et incroyable, elle a haussé un sourcil. Ce qui me rassure, c'est qu'elle a compris comme moi. Amour...

Le lendemain, Lavande est assise à sa place l'air de rien. Je m'assieds à la place la plus éloignée de la sienne. Pourtant, je l'observe pendant tout le cours. Elle porte toujours sa capuche, ce qui me perturbe. Pourquoi a-t-elle décidé de ne montrer qu'à moi ses yeux surnaturels?

A quatre heures, je la suis. Elle va s'asseoir sur le muret. Pris soudain d'un élan

incroyablement dingue, je lui fais face et lui repousse sa capuche. Elle lève lentement la tête pour voir qui lui a ôté son arme contre la timidité. Je plonge mes yeux dans les siens et souhaite ne plus jamais en sortir. Je suis nettement plus grand qu'elle. Je suis presque ému en voyant cette petite créature aux yeux pourpres me fixer aussi intensément. Ma vue se brouille. Je ne vois plus qu'elle... Lavande se met sur la pointe des pieds et colle sa bouche contre la mienne. Je suis en nage. Je l'embrasse à mon tour. Ses yeux gigantesques me fichent la trouille. Tout ça est si... irréal. Je n'y crois pas. Elle se met à chanter en russe d'une voix suave tout en s'éloignant. Je voudrais la retenir, lui dire que je l'aime, que sans ses billes violettes, je ne peux pas vivre, que c'est grâce à elle que ma vie a un sens ! Elle rapetisse lentement dans la brume. Je me sens impuissant. Alors, c'est comme ça que cela se termine les histoires d'amour ? Mal ?

Je voudrais revenir en arrière, croiser à nouveau ce regard, comme la première fois. Je voudrais comprendre pourquoi ça finit toujours comme ça. Lavande n'est plus qu'un point à l'horizon. Pourquoi part-elle ? Mais surtout, pourquoi est-elle venue, elle et son regard à la noix ???? ET MERDE !!!! La rage prend le dessus. J'ai l'impression de m'être fait avoir. Ce sentiment de trahison me hante. Lavande n'est plus qu'un souvenir, elle a disparu dans le soleil couchant. Je vais alors m'asseoir sur le muret et sans vraiment m'en rendre compte, je sors de mon sac un crayon violet et je trace deux billes violettes, lavande, mauves. En rentrant, j'en ai la certitude, je retrouverai ce regard... même s'il faut aller le chercher au bout du monde.

## **Regard**

Dans mon quartier, je croise souvent une petite grand-mère, je l'a connais bien, elle habite l'allée à côté de chez moi. Elle est toujours souriante, elle nous dit bonjour et quelques fois elle nous propose des biscuits. On peut dire que c'est une grand-mère heureuse.

Un jour, elle n'était pas aussi souriante que d'habitude. Elle ne m'a pas salué, j'ai trouvé cela bizarre, je suis allée vers elle pour essayer de savoir ce qu'il se passait. « -Bonjour Madame, excusez-moi de vous déranger mais quelque chose ne va pas? » Elle a commencé à me raconter son histoire.

« -Ma fille et mes petits enfants ont déménagés loin d'ici, je ne pourrai plus les voir autant que maintenant, je vais être seule. »

En l'écouter, je me suis souvenue de ce même regard, celui de ma grand-mère lorsqu'on rentre chez nous à la fin des vacances.

Un regard vide, les yeux paraissent plus petits et humides, on devine l'envie de pleurer.

Dans ces moments, j'ai très envie de lui faire un gros câlin, de lui dire que je l'aime et que je pense à elle.

Je voudrais tout faire pour qu'elle soit heureuse.

J'ai donc dit à la voisine :

« J'ai une grand-mère qui vit seule, loin de chez moi mais que je n'oublie jamais et lui téléphone très souvent. Je suis sûre que vos petits enfants feront la même chose avec vous. »

La grand-mère m'a sourit, j'étais heureuse.

*Catégorie B \_ 14-20 ans*

---

# 1<sup>er</sup> Prix – Mlle ALBERSARIO Levinia

*Catégorie B \_ 14-20 ans*

---

## Le passé dans ses yeux

Sous une pluie d'octobre, le quartier était calme. Pas une seule voiture à l'horizon ; juste moi, seule dans cette humidité pénétrante...

Je vis quelqu'un sortir de l'immeuble d'en face, un jeune garçon. Cela ne m'étonnait pas de voir un garçon aller chez son pote un jour de pluie pour jouer à la console. Il se tourna vers moi et je vis son regard extrêmement glacial. J'avais l'impression de connaître ces yeux empreints de tristesse.

J'y voyais un passé douloureux qui me faisait frissonner. D'un coup, il me fixa et me dit : « Pourquoi tes yeux bruns, si beaux, se transforment en perles d'ébène ? T'ai-je fais du mal ? »

Je n'osais plus le regarder dans les yeux et essayais de fuir son regard à tout prix. Je fixais longuement les immeubles gris de la Tambourine, avec suffisamment d'attention de manière à ce que je me souvienne de mon passé. Et là, je me souvins de cette personne face à moi, qui me faisait pleurer juste par l'intensité de son regard.

Je tentais de l'apercevoir une nouvelle fois, et je vis le passé se ré-enchanter, lorsqu'on se tenait par la main sous le soleil de notre beau quartier. Soudain, son regard changea et ses magnifiques yeux verts me montrèrent l'amour qu'on avait perdu. Ils m'implorèrent de revenir auprès de lui ; mais dans les miens, le désespoir régnait : ils montraient qu'un avenir à deux n'était plus concevable aujourd'hui.

Ce sentiment, était tellement fort que ce jeune homme face à moi, comprit sans entendre ma voix. Le temps est passé tellement vite ; ses mots, ses gestes, son regard doux et amoureux, qui m'étaient auparavant destinés, sont partis vers une autre. Ses yeux se mirent à regretter et à pleurer, comme la pluie déversée par le ciel noir qui nous environnait.

Je lui dis enfin, en guise d'adieu : « Les feuilles des arbres derrière l'école ne seront plus aussi vertes que tes yeux, car un jour ils se tourneront vers une autre que moi. » Je ne le revis plus, plus aucunes nouvelles.

Et depuis ce jour, le regard amoureux de toutes personnes ne m'atteignit plus.

## 2<sup>ème</sup> Prix – Mr FALQUET Marius

*Catégorie B \_ 14-20 ans*

---

(Cadavre exquis)

### Si la vie était un regard

*Si la vie était un regard, ce serait vraiment trop beau, comme du chocolat qui coule d'un croissant encore tout chaud dans la vitrine de la boulangerie.*

*J'adorais d'ailleurs m'y acheter des esclaves quand j'étais petit, jusqu'à ce que je réalise que c'était illégal, ce qui m'a poussé à en acheter toujours plus, car c'est bien connu que les lois sont faites pour être transgressées...*

*Oui, j'ai des tendances criminelles, mais je les assume, tout comme ces regards, tous les matins, que j'ai dans le tram avec cette jolie blonde, brune ou verte? Moi c'est plutôt verte, enfin, c'est selon. En principe une bière verte, c'est qu'on a mis de l'eucalyptus dedans. Vous pensez quoi de ce genre de procédé?*

Plutôt contre ou plutôt pour? Franchement pour, ça ne coûte rien un petit don de temps en temps, en plus, ça peut sauver pleins d'animaux, donc, monsieur, madame, a vôt' bon coeur...

## Un nouveau jour

Si je commence par le commencement, alors je devrais commencer par... Par moi, bien sûr. Je m'appelle Ariel, comme la Petite Sirène, parce que mes parents sont un peu bizarres. J'ai 14 ans et j'habite à Carouge, ou Genève si vous ne connaissez pas. Je passe vite sur ma biographie car je ne suis pas si intéressante... J'aime le dessin, l'équitation, mais bon c'est compliqué tout ça... En tout cas, ma vie a changé, va changer, aura changé, cela dépend du temps que j'utilise pour ce que j'écris. En l'occurrence, ma vie va changer.

C'était un jour pluvieux, comme souvent ces temps-ci. Je rentrais en bus, accompagnée par mon meilleur ami qui habite à deux pas de chez moi. « Alex, bouge-toi ! T'as remarqué qu'il pleut ? » « Calmos amigos, j'arrive Ariel ! » Je soupirai et m'apprêtais à me détourner lorsque une voiture arriva droit sur mon ami. « Alex ! » Poussée par je ne sais quelle force, je me jetai en avant et eus juste le temps de prendre sa tête entre mes mains avant qu'un voile opaque obscurcisse mes paupières et qu'un grand choc, que je sentis à peine, nous projette à plusieurs mètres de là.

Tit...tit...tit... J'ouvris douloureusement mes yeux topaze. Je pensai d'abord que je ne voyais rien car seul le blanc m'entourait. Puis, je distinguai formes et silhouettes à mes côtés. Je compris vite, au souvenir de l'accident, que j'étais dans un hôpital. Mes parents n'ouvrirent pas la bouche alors que je me redressais. Tous deux gardaient les yeux baissés. Vexée, je leur assenai : « Je pensais que voir votre fille unique sortir du coma vous ferait un minimum plaisir ! » Ma mère sursauta, comme si elle sortait d'une transe. « Oh ma chérie c'est juste que... » « Juste que QUOI ? » Contre toute attente, elle cacha son fin visage derrière ses mains et sortit en sanglotant de la pièce. A ce moment-là, je me rendis compte des bandages qui entouraient mes mains et du plâtre qui enfermait toute ma jambe gauche, ainsi que des points de suture et pansements recouvrant mon visage. « Je ne vais pas m'en sortir, c'est ça ? » Demandai-je à mon père qui sursauta à son tour avant de répondre. « Oh si, bien sûr que si ! Toi, tu n'as rien de grave, ne t'en fais pas... » C'est le toi qu'il avait utilisé qui me mit la puce à l'oreille. « Tu veux dire que... » Soupirant, il se dirigea vers la porte. Ni une ni deux, j'arrachai le cathéter relié à mon bras et je le suivis, sautillant sur un pied, aidée par les béquilles qu'on m'avait laissées.

Quelques mètres plus loin, mon père s'arrêta et ouvrit une porte. Retenant mon souffle, je m'approchai du lit. Une forme humaine bougeait au rythme d'une respiration irrégulière. Soulevant un coin de couverture, je vis avec horreur mon meilleur ami, les yeux vitreux, le visage boursoufflé et bleuis, lutter contre la mort. Un cri rauque sortit de ma gorge. « Pourquoi toi ? Pourquoi ? » De grosses larmes coulaient continuellement sur le sol, le drap, ma chemise. J'hoquetai et gémissai si fort qu'une infirmière nous rejoignit dans la chambre. Je lui parlai alors et elle me dit que quelques heures tout au plus étaient estimées avant la mort d'Alex. J'avais l'impression de sombrer moi aussi dans les abîmes de la mort. Plus rien ne me retenait sur cette terre. Deux heures passées à pleurer toutes les larmes de la Terre, allongée aux côtés de mon ami, dans l'hôpital de Genève. Une main se posa soudain sur mes cheveux emmêlés. « Ariel... murmura une voix presque inaudible. Merci de m'avoir permis... de vivre encore une... nuit... Sans toi, je... serai... mort sur le coup. Tu es... la meilleure personne... qu'il m'ait été donné de... connaître. N'oublie pas la belle fille... que tu es... même si tu es rongée par... le chagrin. Je ne... » C'était la dernière fois qu'il me parlait. Je lui hurlai de ne pas me laisser seule ou de m'emmener avec lui, qu'il était et restera ma raison de vivre... En vain. Petit à petit, des infirmiers commencèrent à vider la pièce, en commençant par le corps d'Alex. Ils me laissèrent lui prendre la main une dernière fois. Mais, dans sa paume, je sentis quelque chose, que je fourrai dans ma poche. Je me retirai dans ma chambre, la mort dans l'âme. A cet instant, ma vie avait changé, pour devenir un néant insupportable. Mes parents étaient retournés travailler. Dans mon lit, je sortis un collier du paquet que tenait Alex. « Pour celle qui me fait vivre, pour celle qui me fait lutter contre la mort, pour Ariel, ma meilleure. », était l'inscription gravée au dos du pendentif en argent, un cœur sur lequel était dessinée une rainure le montrant brisé. Je portai le collier à mon cou et eus juste le temps de l'attacher avant qu'on frappe à la porte. J'autorisai la personne à entrer, m'attendant à une infirmière ou aux parents, peut-être ceux d'Alex qui étaient partis organiser l'enterrement de leur fils. Je connaissais tout le monde à Carouge, par le simple fait que j'y ai toujours vécu. Seulement, lorsqu'un jeune garçon au regard bleu glacé entra en s'annonçant comme un voisin, je pensai aussitôt à me remettre en question. Peut-être était-il arrivé pendant mon coma ? Je ne pus lui poser la question. D'une voix profonde et envoûtante, tout comme lui, il se présenta. « Je m'appelle Stan. Je ne sais pas d'où je viens. J'ai été adopté par une famille anglaise il y a cinq ans, peu après ma cinquième fugue de l'orphelinat. Je suis arrivé ici il y a trois jours et comme ma mère organisait un repas pour nous intégrer dans la société, je suis allé sonner chez toi. Ta mère m'a ouvert en pleurs et, comme ton père n'était pas là et qu'elle était très mal en point, elle m'a tout raconté. J'ai vu bon nombre de photos de toi, où j'ai confirmé à ta mère, Alice, que tu étais très jolie... » Il me regarda en disant cela, de son regard couleur de glace et pourtant si chaleureux, détaillant ma mine défaite, mes cernes, mes cheveux emmêlés, mes pansements et bandages.

Il sourit d'un demi-sourire, embellissant son visage déjà parfait.

«En toute circonstance», finit-il. «Je... Je ne...» Sans me laisser finir, il m'envahit de son regard glacé et envoûtant, et, avec une infinie douceur, m'enlaça. Cette étreinte me rappelant les bons moments passés avec mon meilleur ami, je pleurai de nouveau toutes les larmes de mon corps, bercée par mon intrigant voisin, mes mains enfouies dans sa chevelure d'ébène. Dans cet instant hors du temps, je me sentis bientôt si apaisée que mes larmes séchèrent et que mon corps cessa d'être soulevé au rythme de mes sanglots. Nous restâmes immobiles, blottis l'un contre l'autre, puis Stanislas souleva mon menton d'un geste doux. Plongeant ses yeux brillant d'une lueur pleine de compassion dans les miens, topaze et humides, il me demanda s'il avait raison et que j'en avais bien envie. Puisqu'il avait en effet raison, je tournai la tête, et, toujours dans les bras l'un de l'autre, nous nous embrassâmes.

## *Catégorie C \_ 21 ans et plus*

---

## **Coin de regards**

Il n'était pas du tout à l'aise, là, debout, comme ça. Et il avait l'impression que ça se voyait. Il préférait garder les yeux rivés sur le sol. Il avait fait mine d'être occupé en trifouillant quelques vieux papiers dans sa poche mais ne s'était pas senti crédible. Il essuya une goutte qui s'étirait le long de sa tempe et replaça machinalement sa boîte à outil du bout du pied. Il commençait à avoir chaud. On était presque lundi midi et il n'était toujours pas arrivé sur les lieux de sa première intervention. La semaine s'annonçait longue. Il soupira et, dans un relâchement, leva les yeux. Elle le regardait toujours. Mais que lui voulait-elle? Était-ce l'effet de la boîte à outil? Le voyait-elle comme le sauveur? Était-ce le fantasme du plombier? La situation le gênait et une nouvelle goutte dégringola vers son oreille. Il baissa à nouveau les yeux. Cela lui donna l'occasion de constater que sa salopette était maculée de taches et se promit de la laver, dès qu'il rentrerait ce soir; s'il arrivait à rentrer...

Elle ne s'en remettait toujours pas. Il était là, devant elle. Il n'avait pour ainsi dire pas changé même s'il semblait remplir un peu plus la salopette que dans ses souvenirs. Elle était comme obnubilée. Elle ferma les yeux l'espace d'un court instant et se remémora leur rencontre. C'était presque vingt ans plus tôt, quelques allées plus loin. Elle revit l'image des flots jaillissants du tuyau d'alimentation du lavabo. Elle se rappela du bruit inquiétant de l'eau giclant le mur et le désespoir qui l'avait envahi. Seule, avec sa petite serpillière qui n'avait aucune chance face à l'ampleur du raz-de-marée. Puis il était arrivé tel le sauveur. En un tour de clé à molette, il avait rétabli le calme dans l'appartement. Elle avait été si soulagée. Il était beau. Elle était si seule quand son mari voyageait pour affaire. Il avait du chien, torse nu dans sa salopette. Il ne s'était rien passé, mais il était resté son fantasme à jamais. Elle rouvrit les yeux. Il était toujours là. Elle aurait aimé que ce moment s'éternise. Quelle bonne idée de venir visiter sa vieille copine Edith. Elle se sentait si proche de la scène d'amour de la série américaine qu'elle avait vue récemment justement avec elle. Malheureusement, là, ils n'étaient pas seuls...

Il s'impatientait et sentait la poignée de son attaché-case glisser de sa main moite. Il commençait à s'en vouloir de s'être laissé convaincre du bien-fondé de cette visite chez cette politicienne pour lui présenter son projet de pinces à mégots. Si l'idée d'organiser la rencontre directement au domicile de l'élue locale lui avait parue dans un premier temps très agréable, il avait vite déchanté quand il

avait découvert qu'elle logeait au cœur d'un quartier à forte tendance populaire. Il ne comprenait pas cette manie de ses collègues de gauche de vouloir s'immiscer dans la peau du tout un chacun. C'est au moment où il replaçait sa cravate qu'il remarqua une odeur de transpiration. Il fléchit les genoux pour déposer sa mallette au sol et respira profondément. Il s'était pourtant douché juste avant de quitter sa villa pour ce fichu rendez-vous. Son pied se mit à tapoter nerveusement le sol. Il connaissait sa fâcheuse tendance à dégager des effluves peu agréables dans les situations de stress. Il jeta un regard par dessus son épaule et se dit que la jeune fille aux dreadlocks blonde pouvait tout aussi bien être à l'origine de ce désagrément. N'osant pas vérifier, il resta dans le doute...

Elle commençait à être vraiment saoulée. Déjà que ça durait mais en plus, ça commençait à sérieusement puer. Elle aurait bien mis ça sur le compte du petit nerveux coincé dans son costard mais opta finalement pour le gros plombier et sa salopette crasseuse. Dans ses oreilles, un jeune rasta vantait les mérites du soleil et de l'amour. Tant qu'elle avait sa musique, elle se sentait bien. Elle se demanda ce que les autres pouvaient d'ailleurs se raconter et observa autour d'elle. Elle eut l'impression que personne ne parlait. Le petit nerveux battait la mesure comme s'il ressentait le furieux besoin de fumer une clope et la dame à côté d'elle semblait clairement avoir un problème avec le gros plombier qui lui faisait face. Elle s'imagina d'abord qu'elle était outrée par l'odeur de l'homme puis cru ensuite déceler autre chose dans le regard de la femme, comme de la rancœur. Quand à l'autre, le grand frisé à lunette au teint pâlot, il ne bronchait pas. Il semblait impénétrable. Elle aimait essayer de se mettre dans la tête des gens mais là, elle avait plutôt envie que ça s'arrête. En plus, les topinambours qu'elle amenait à sa grand-mère commençaient à peser lourd sur son dos. Pour passer de temps, elle essaya de se mettre dans la tête d'un topinambour coincé dans son sac mais cela ne donna rien.

Il avait toujours eu un petit faible pour le quartier et en plus, il avait été emballé par l'appartement et son adorable balcon. La gérante avait été claire: Son dossier était impeccable, s'il voulait l'appartement, il l'avait. Et comme il le voulait, alors il l'aurait. Il aurait voulu exprimer sa joie, bondir en criant et en claquant les talons mais il avait vite compris qu'il allait devoir différer la manifestation de son plaisir. Un petit contretemps qui somme toute n'aurait rien gâché à la fête s'il n'avait pas été pris soudainement d'une solide envie d'uriner. Il aurait volontiers profité du moment pour taper la bavette mais se retrouvait crispé, l'attention presque intégralement axée sur le contrôle de sa vessie. Il avait pourtant bien reconnu Paul Maudit, le politicien people de la place genevoise avec qui il aurait volontiers amorcé la discussion sur les sujets d'actualité. Il avait aussi repéré la petite blondinette, relativement mignonne, qu'il se serait bien vu aborder en lui racontant sa grande époque reggae. En observant les deux autres personnes présentes, il regretta un peu moins sa furieuse envie. Bobonne semblait avoir vu l'ours et le

plombier bedonnant surveillait sa boîte à outils comme si on allait la lui subtiliser. Il commençait à se sentir presque mal, il fallait que ça bouge.

Maintenant... Comme personne ne disait rien, elle n'avait rien dit. En plus, son papa lui avait interdit de parler à des inconnus et là, il n'y avait que ça. Pas même une tête connue pour la rassurer. Elle avait eu envie de pleurer mais avait su retenir ses larmes. Elle pensait que sa maman serait fière d'elle quand soudainement, l'ascenseur bougea et la porte s'ouvrit sur le rez-de-chaussée. Elle vit d'abord le grand à lunettes sortir en courant comme s'il avait envie de faire pipi très fort.

Ensuite le Monsieur bien habillé bouscula tout le monde en disant des mots qu'on n'a pas trop le droit de dire pour sortir vite fait, comme s'il avait vraiment besoin de fumer une cigarette. Puis ce fut au tour de la jeune fille qui avait l'air trop cool et à qui elle rêvait déjà de ressembler plus tard. Elle prit la direction des escaliers en traînant des pieds comme si elle transportait un énorme filet de patates dans son sac à dos. Ensuite, le gros mécanicien souleva péniblement sa boîte à outils et sortit d'un pas balançant qui lui rappela un jouet à elle. La dame, elle, regarda partir le Monsieur avec sa salopette toute sale comme si elle était tombée raide amoureuse de lui. On peut tomber amoureux de n'importe qui lui avait juré sa meilleure copine, et là, ça avait l'air vrai. La dame sortit et la porte se referma. Elle pressa le bouton du huitième étage. Elle repensa à ces gens qui venaient de sortir. Il n'y avait jamais eu autant de monde dans son ascenseur. Et d'ailleurs, que faisaient-ils là? Pourquoi étaient-ils dans son ascenseur? Dans son allée? Dans son immeuble? Dans sa Tambourine? Ils étaient bizarres. Etait-ce à cause d'eux que l'ascenseur était tombé en panne?

Ils sont souvent bizarre les gens. Du haut de ses six ans, la petite Germaine se demandait surtout pourquoi aucun d'eux ne lui avait adressé ne serait-ce qu'un regard?

## 1<sup>er</sup> Prix – Mr MOURO Manuel

*Catégorie C \_ 21 ans et plus*

---

### Regard

Regard posé, regards croisés, regards.  
Regard de muse de corne à muses, de Galicien.  
Sourire esquisse, sourire esquif, d'espoir...  
Chemin d'école, chemin de colle, de chérubins,  
Sentier qui vaque, qui zic zac de crottes en flaques.  
Chantier qui pousse, qui repousse, chantier vaurien,  
Quartier poli, ethno poli, bâti en vrac.  
Ilot de lutte, de fils de butte, sorti de rien,  
Terre de feu, lopin de jeu, terrain de joie,  
Où quand ils vantent les filles rosissent, les gars rougeoient.  
Carré ouvert, de chemin Vert, de Vignes Rouges,  
Fait de Pinchat, de mauvais choix, de Grandes Pièces.  
Il n'est pas mort, il vit encore, voyez il bouge!  
Il se débat ce sparadrap, il mort sa laisse.  
De projet de quartier, en quartier projeté, il mue.  
C'était mieux avant, ce sera mieux après, tout est vrai.  
En peu de temps il est devenu un peu plus qu'une rue.  
Regard chafouin, regard taquin, Clin d'œil tambourin.

## **Comme deux ailes de papillon**

Ils étaient comme deux ailes de papillon déployées sur un visage d'enfant – ses yeux. Peut-être un peu trop grands ; peut-être un peu trop adultes aussi. Elle vous regardait avec l'ardeur de l'insouciance; sans pudeur. Elle vous regardait avec ce regard insistant de la jeunesse, sans gêne aucune; simplement. Et ce regard profond et sombre, lorsqu'il se posait sur vous, semblait vous faire entrevoir les tréfonds de l'âme. Et ce regard de geais, tellement brûlant, semblait vous refléter votre être. Il y avait presque quelque chose de l'ordre de la gêne à être regardée ainsi. Elle ne me dévisageait pourtant pas. Cela s'inscrivait bien au delà de la curiosité. En fait, elle semblait se confondre avec lui. Toute entière, elle devenait ce regard. Son corps n'était plus; il ne restait que l'étincelle vibrante de ses prunelles qui vous invitaient à l'échange. Et dans ces instants suspendus qui vous imposent les uns aux autres, elle forçait mon admiration : tant d'intensité, tant d'attention également. Attentive à l'adulte – comme par trop respectueuse – elle se taisait mais m'invitait avec les yeux. De cette invitation qui fait des timides des gens parfois intimidants, tant ils vous laissent le champ libre. Et dans cet espace confiné qui nous colle les uns aux autres et nous empêche un recul protecteur, ses yeux me demandaient d'engager la discussion. Il aurait fallu plus d'étages à parcourir pour que la gêne s'estompe. Il aurait fallu plus de place aussi pour que nos corps se libèrent de l'embarras, tant sa timidité m'envahissait, m'inhibait parfois. Et c'est sur le pas de porte de l'ascenseur que l'échange devenait plus léger, comme affranchi de l'espace et du temps. Ou était-ce le fait d'arriver qui permettait à l'embarras de s'effacer? Car il est des choses qu'il est plus aisé à déposer quand on est en partance. Aujourd'hui, elle a acquis les codes relationnels des adultes. Et si son regard a gardé cette brûlante intensité, il ne se pose plus de la même manière sur nous. Un peu comme si la gêne – insidieusement - avait fait surface pour le faire plier. Je peux, par contre, y lire une étincelle nouvelle, magnifique et magique. Jeune fille épanouie, elle a maintenant acquis l'assurance de l'adolescence et, dans son regard, se conjuguent dès lors tout les possibles.



## LES COMÉDIENS

### **Jean-Louis JOHANNIDES**

Comédien professionnel, carougeois et tambourinien !



### **Pierre-Isaïe DUC**

Comédien professionnel,







CONTRAT  
DE QUARTIER  
DE LA TAMBOURINE

VOUS AUSSI VOUS POUVEZ PROPOSER UN PROJET ET CHANGER LA VIE DU QUARTIER :

**[WWW.QUARTIER-TAMBOURINE.CH](http://WWW.QUARTIER-TAMBOURINE.CH)**